

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 33 (1925)
Heft: 12

Artikel: Madame de Corcelles et quelques personnages du XVIII^eme siècle vaudois
Autor: Nicollier, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-26445>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

MADAME DE CORCELLES

et quelques personnages du XVIII^{me} siècle vaudois.

(Avec planches.)

(Suite et fin.)

Nous avons nommé Suzanne Curchod. Cette jeune fille, ornée et d'un bon cœur, fille du pasteur de Crassier, avait fondé une sorte de club littéraire appelé *Académie des Eaux* puis plus tard *Société du Printemps*. On n'y distribuait pas de dividendes. Jeunes gens et jeunes filles y abordaient, avec candeur, de redoutables sujets tels que : « Peut-il y avoir une amitié du même genre entre un homme et une femme qu'entre deux hommes et deux femmes ? » Ou bien « quel est le plaisir le plus délicat ? » Tout cela se traitait sous le couvert d'une aimable littérature et demeurait innocent. La littérature a donc du bon quelquefois.

Suzanne fut très courtisée par Gibbon puis délaissée. Mais, par deux fois, les événements la devaient venger. Elle épousa le banquier Necker, présida l'un des plus brillants

salons français du temps et donna le jour à celle qui devait s'appeler M^{me} de Staël. Et d'une !

D'autre part, Gibbon, revenu bien des années plus tard à Lausanne, imagina de tomber amoureux de M^{me} de Montolieu, le sec et pédant auteur des *Châteaux Suisses*. Il trouve moyen de se ménager à Vennes une entrevue avec elle et se jette à ses genoux. Accueil glacial de la belle. « Relevez-vous, Monsieur, je vous en prie, on va vous surprendre. » Le pesant amoureux, cloué au sol par son embonpoint, dut avouer son embarras. Il fallut appeler un valet pour le sortir de peine. Et de deux ! Suzanne était vengée.

Autre nom illustre : celui du Dr Tissot. Il fut le devancier, le premier illustrateur de cette école lausannoise de médecine si estimée aujourd'hui. Né le 11 mai 1727, mort le 13 juin 1797, il vécut ainsi pendant la plus brillante période du siècle auquel votre serviteur tente ici de vous intéresser. Nommé en 1750, après de fortes études à Montpellier, deuxième médecin des pauvres de Lausanne, il jeta les premières bases d'un rudimentaire service d'hygiène. Ses travaux sur la petite vérole assurèrent sa réputation. Ecrivain de talent, il rédigea plusieurs ouvrages médicaux dont le bien connu *Avis au Peuple sur sa Santé* (1761). Tissot attirait à Lausanne nombre de malades, imaginaires ou pas, qui contribuaient à donner du lustre aux Salons de Bourg, de Cour ou de la Cité. Ils descendaient aux *Trois Pigeons*, rue Pépinet, à l'*Aigle d'Or*, près de la Porte Saint-Pierre (actuellement le *Faucon*), au *Lion d'Or* enfin. Si les hôtelleries regorgeaient, il ne manquait pas de Lausannois cultivés mais sans ressources qui offraient une hospitalité noble et... payante.

Dans tout cela, règne un réel équilibre. On dansait, on bavardait, on jouait, mais on travaillait, on se cultivait. Tissot compensait l'*Académie des Eaux* et le jurisconsulte

Clavel de Brenles tenait lieu de contrepoids aux bals de chaque soir.

Ce mélange de science et de plaisir laissait intactes les vertus ancestrales. Si bien que le Russe Golowkin pouvait écrire : « Les dames de Lausanne ont toujours eu et ont encore une ressemblance frappante avec les dames du Moyen Age. C'est sur elles que reposent les soins nombreux de l'intérieur et les agréments de la vie sociale. Leur récompense est de régner au dedans et au dehors de leur maison. Le matin, rien ne saurait les distraire de leurs devoirs ; le soir rien ne s'oppose à leurs plaisirs. »

De fait, l'une d'elles confessait, rue de Bourg, à son danseur étranger, que sa lessive l'attendait pour le lendemain matin. Cette ingénuité cavalière, cette franchise, ne sont point, n'est-ce pas, les indices de la corruption ?

* * *

Il y a un miroir où se reflète, mieux peut-être que dans les écrits des historiens, la vie du Pays de Vaud. Miroir aux dimensions modestes. La glace en est ternie, l'or du cadre a pâli. Par endroits, le verre se trouble. Quiconque s'y contemple devine au delà de son image d'autres images à demi-effacées, traces fugitives des gens qui s'y penchèrent. Ce sont les lettres de Louise de Corcelles...

Qui était-elle, cette demi inconnue, la femme à la mode de l'hiver 1924 - 1925, ainsi que la baptisa un spirituel confrère ? En somme ni plus ni moins qu'une nouvelle venue, les mémorialistes ne s'étant pas montrés très avides de perpétuer son souvenir. Nous découvrons bien dans les écrits du temps le nom de son premier époux : Etienne d'Aubonne, celui aussi du second, d'ailleurs plus connu, Jonathan Polier de Corcelles, mais d'elle pas de trace. La M^{me} d'Aubonne citée ici ou là, sans nul commentaire, pouvait tout aussi

bien être sa cousine ou sa belle-mère. Nous serions loin de compte !

En réalité, la rentrée dans le monde de cette Vaudoise délicieuse date de la publication, il y a une quinzaine d'années, du savant ouvrage de M^{me} et M. William de Sévery, sur la *Vie de Société dans le Pays de Vaud*, au XVIII^{me} siècle. C'est, je crois bien, M^{me} de Sévery qui, au cours de recherches dans des papiers de famille, découvrit des liasses épaisses de lettres jaunies, couvertes d'une écriture ronde et ferme. Un texte si bien calligraphié pouvait ne pas tenir ses promesses. Mais une fois ne fut pas coutume. Ces *lettres*, dont une notable partie ont été, cet hiver, publiées aux Editions Spes, constituent un document de valeur. Sous leur libre allure — M^{me} de Corcelles n'avait rien de ce qu'on est convenu d'appeler familièrement une « mômière » — derrière l'amusant papotage qui en assure l'éclat, elles portent loin. Traitant tous les sujets, elles rient — souvent —, s'apitoient — quelquefois — cinglent et donnent de leur mieux le change sur l'état d'âme de celle qui les écrivit. C'est là que se détache le masque léger et couvert de fards fixé par la légende sur les visages du XVIII^{me} siècle. Mme de Corcelles, aux **beaux** yeux clairs sous ses sourcils arqués, M^{me} de Corcelles, reine des charades de Bourg et princesse des dîners sur l'herbe, M^{me} de Corcelles a besoin de donner le change à une mélancolie profonde. Il y a dans sa correspondance, — pour qui la scrute d'un peu près, — des allusions trop claires au « guignon de Madame », au « fil à quoi tient la vie de ceux que nous chérissons » au « génie intutélaire qu'on a depuis longtemps ». Sous la plume de cette jeune femme, l'amitié a des nuances, des emportements et des tendresses qui **nous** sont inconnus. A tel point que certain professeur lausannois de droit, disait de son air indéfinissable et caustique : « Cette femme-là, son amitié ?

Un bon moyen pour correspondre ouvertement avec des amis trop intimes. A d'autres, cette amitié là ! » Eh bien non, Mesdames et Messieurs, cette franchise enjouée, cette affection jalouse : c'est bien l'amitié tout court. L'amitié vibrante dont nos êtres sceptiques rougiraient aujourd'hui. L'amour toucha certes M^{me} de Corcelles. Il la blessa même ; elle l'avoue à peine et le cache mieux encore. Il ne faut jamais désespérer d'une époque où les esprits mettent leur point d'honneur à railler ainsi le destin. Le XVIII^{me} siècle vaudrait y excellait et vous me permettrez de combattre derechef la fable qui le voulait sèchement superficiel...

Mais, me direz-vous, pourquoi chez une Patricienne adulée et jolie, ce chagrin inavoué ? Tentons de l'expliquer.

Louise-Honorée-Françoise de Saussure naquit le 2 mars 1726. Elle était fille de David de Saussure, baron de Bercher, et d'Angélique Mannlich de Bettens. Toute jeune, elle voua un amour partagé à un cousin à elle, colonel au service de Hollande : Philippe-Germain de Constant, oncle de ce Benjamin-Constant qui demeure l'une de nos gloires incontestées. Philippe avait un visage un peu féminin, régulier, un air de petit-maitre démenti par la cuirasse, par les insignes de son grade, par la conduite qu'il tint enfin sous l'uniforme écarlate à écharpe orange. Il ne manquait, paraît-il, pas d'esprit. Lui et Louise auraient donc fait un charmant couple, mais le mariage ne couronna point leur flamme. La loi bernoise interdisait l'union entre consanguins. Et ce qu'on sait de Louise de Corcelles, nous permet de dire qu'elle ne tourna pas la difficulté et que son amour ne la poussa pas à éluder la loi. Bien plus, en 1754, elle épousa Etienne d'Aubonne, officier dans le même régiment que Philippe. Le beau colonel signa même comme témoin et l'on en est à se demander comment l'amour et la courtoisie mondaine se concilièrent de la sorte.

Cet amour dont tant de lettres de Louise répètent doucement l'inaltérable souvenir, comment cet amour ne l'empêcha-t-il pas de devenir M^{me} d'Aubonne? Cela prouve, explique M. Cornaz qu'elle (Louise) avait du sens. Elle savait qu'on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche. « Sil faut un amant pour le cœur, il faut un mari pour le reste. » Acceptons cette explication philosophique.

La lune de miel des nouveaux époux se passa au Faublauc, campagne visible encore entre Lausanne et Pully. Séjour d'été à Bercher et dans les maisons des champs de leurs amis. Puis demeure en ville, chez M. d'Aubonne père.

Les jours passèrent paisibles et soudain les choses se gâtèrent. Loin des siens, en terre hollandaise, le jeune colonel mourut, en 1756, d'une fièvre maligne. Son corps fut ramené dans la petite patrie. Et l'on peut voir sa tombe, dans le chœur de la Cathédrale, non loin du monument de Davel. C'est une plaque de marbre verdâtre, aux armes des de Constant ; soit coupé de sable à l'aigle éployée d'or et d'or au sautoir de sable.

Une brève inscription latine rappelle sa mémoire. Dès lors, la jolie Louise commença de porter sa croix. On lit dans le journal de Catherine de Sévery — sa grande amie et la destinataire de la plupart de ses lettres — en date du 9 mai 1773 : « M^{me} de Corcelles nous a conté hier toute la mort de Philippe de Constant qui lui était présente au bout de dix-sept années. On n'oublie jamais ceux pour qui on a eu des sentiments passionnés. » C'est sans doute aussi que M. de Corcelles n'était pas homme à faire oublier des gens mieux faits et plus amènes que lui. Car veuve d'Etienne d'Aubonne en 1761, Louise épousa en 1769 Jonathan Polier, châtelain de Corcelles-le-Jorat, fils d'Antoine Polier de St Germain, qui fut bourgmestre de Lausanne.

Ce Corcelles, nommé souvent dans les lettres de sa femme, paraît avoir possédé un esprit malcommode. Il n'aimait point écrire, chargeant Louise de tout ce qui concernait la correspondance, jouant assez gros jeu, n'hésitant point à perdre deux cents louis, quitte à manifester une contrariété d'avare lorsque la châtelaine recevait ses amis à une table trop bien servie. Un homme précocement vieilli, bourru et entêté ! Je sais bien que M. de Croisset a écrit quelque part : « On est toujours plus vieux que sa femme surtout quand on a épousé une femme plus âgée que soi » mais tout de même le sieur Jonathan exagérait. Cela n'empêchait pas M^{me} de Charrière de Tuyll de lui trouver du charme, en pétulante personne qu'elle était et fort éprise de paradoxe.

Pour tromper le temps, pour oublier, par penchant naturel, Louise de Corcelles se mit à écrire. De son château campagnard, de sa maison de Lausanne, elle écrivit pour un oui, pour un non, remerciant longuement pour un cadeau, railant telle réception où elle s'égara, contant ses maux de corps et ceux de cœur. Car sa santé fut toujours chancelante, ce qui lui permit de vivre jusqu'en 1796 et de passer, sans grandes souffrances, d'une apoplexie.

De ses lettres, adressées, nous l'avons vu, à ses amis M. et M^{me} Salomon de Charrière de Sévery, son caractère, peu à peu, traits par traits, se dégage. Moqueuse comme tous les gens qui, inconsciemment, désirent se venger du sort, elle cultive cependant l'amitié avec cette chaleur inouïe d'alors que nos âmes, plus sèches, jugeraient déplacée. Elle appelle auprès d'elle ses amis, les évoquant dans l'absence, leur écrivant au lendemain d'une soirée passée ensemble pour se plaindre de la longue nuit qui les a séparés et pour fixer l'heure heureuse du revoir. Ou bien encore, écoutant la pluie tomber sur les tuiles de Corcelles, au coin du feu, elle voit passer dans ses rêves une silhouette jeune et guerrière. Le passé

l'étreint. Ah ! bah, chassons le fantôme, ouvrons le livre aimé, jouons avec un bout de soie, avec un pastel. Car elle peignait, moins bien qu'elle n'écrivait certes, mais enfin elle manifesta à plusieurs reprises des préoccupations artistiques. On peut voir d'ailleurs dans un salon de Lausanne un petit pastel signé de sa main.

* * *

Vagabondons un peu à travers ses lettres. La première est datée du 10 août 1769, de sa maison de Lausanne, type parfait du petit hôtel d'alors avec fronton, toit aux lignes pures, cour entre deux ailes en fer à cheval. Des documents obligeamment prêtés m'ont montré cette demeure disparue puisqu'elle occupait l'endroit même où le Palais des Postes assied sa corpulence. Au midi, là où les brouettes des facteurs s'alignent seules aujourd'hui, la terrasse offrait une vue admirable. Mais la rêveuse, préférait le nord, laissant errer son regard sur la petite Place Saint-François où l'animation n'était pas fréquente, sauf devant la boutique du pâtissier à la mode.

Voici quelques fragments de lettres où se décèle l'esprit piquant de Louise :

Lausanne, ce 10 août 1769.

Je ne me soucie point de ce mois d'août, ma chère amie, puisque tant qu'il durera nous ne pouvons nous voir, mais vienne celui de septembre, nous nous promettons bien, Corcelles et moi, qu'il ne se passera pas que nous ayons bel et bien couché à Sévery, j'en jure ma foy, car au bout du compte pourquoi ne ferions-nous pas une fois quelque chose d'agréable. Qu'est-ce que la vie avec ses cent mille obstacles, je n'y comprends rien en vérité et remarque que pour tout ce qui est ennuyeux, rien n'arrête et tout va facilement. Ne voilà-t-il pas ma chère amie, une belle braillée, ne vous fait-elle pas plaisir ? pour moi elle me soulage. J'avoue que j'ai toujours sur le cœur d'avoir été



CATHERINE DE SÉVERY

si près de Sévery sans avoir pu arriver jusqu'à vous. Nous voici un pied en ville et l'autre à Corcelles ; la charmante attitude ! je ne sais même si elle est trop décente ?...

...Ma chère madame, s'il plaît à Dieu, nous ne ferons l'hiver prochain que ce qui nous plaira. Je trouve qu'après tout ce que nous avons essuyé au cours de l'assemblée, nous ne sommes tenus à rien vis-à-vis de qui que ce soit, il faut à notre tour être rétives et dures...

...Ma cousine et son amie se portent à ravir et s'y amusent parfaitement¹. Je regrette que vous n'ayez pu faire cette cure. La M... les a tourmentées, j'espère qu'elle aura, l'année prochaine, d'autres allures et dans un pays bien éloigné. On fait actuellement à Bujard, qui épouse sa servante, un charivari qui dure depuis Saint-François jusqu'à la Mercerie...

* * *

Quoi, ce lundi que j'attendais avec une si vive impatience ne vous amènera point, mes chers amis. Je crains que vous ne me renvoyiez et menez par le nez longtemps. Daniel m'a flattée en me disant que vous ne tarderiez pas, mais c'est qu'il n'est pas au fait des projets de la « Chambre » et ne connaît que ceux de l'écurie.

Je fus lundi à Mon Repos, où il y eut un monde prodigieux et une foule d'étrangers. La Montolieu se garda la Grand-Croix pour la partie. Je fis un nœud à mon mouchoir pour le lui rendre et pas plus loin que hier j'eus ce plaisir. De Crousaz me fit dire ce matin que Vormener viendrait me voir à 5 heures, si je le voulais bien. J'assemble deux douzaines de pêches, 6 dames et 13 cavaliers et voilà une petite soirée bâclée. La Montolieu arrive la gueule enfarinée. Serviteur, « la Grand-Croix » ne fut point pour elle, elle eut trois hommes, mais pas M. De Vormener : il faut bien vivre de ces misères-là à la ville, car pour nous, chers de Sévery, nous avons des plaisirs plus nobles, plus honnêtes, vous vous rappelez, mes chers amis que vous êtes invités à souper chez nous en arrivant. J'approuve fort que votre femme grosse ne coure point faire des visites en cabriolet aux environs, sur les pierres, car si je ne me trompe,

¹ A Plombières, aux eaux.

ces Champs Elysées où Sévery nous mena galamment promener un soir, avec M^{me} de Cottens, avaient quelques cailloux ; Drine est très bien. St Cierges chasse à Bettens, sa petite femme vous dit mille tendresses et Corcelles ose en dire autant. Pour moi, je vous embrasse tendrement tous trois de cœur et d'âme.

* * *

Vous êtes charmante, mon aimable amie, de m'écrire ces quatre pages, c'est que vous savez bien combien je prise chacune de vos lignes et tout le plaisir qu'elles me font, elles ne sauraient être trop multipliées...

...Vous n'avez donc pas pu arranger mes 18 personnes à coucher dans une maison où il en tient à peine 9 ; hé bien mon cher cœur, je vais vous en faire le tableau : en haut, cabinet rose, M^{me} la vicomtesse de Pons, son laquais dans un lit postiche ; dans le salon à côté M^{me} de St Cierges et Angelique dans le cabinet de Corcelles, Baron dans la garde-robe sur un pliant, Corcelles et moi dans ma chambre verte avec David dans sa couchette, Minette au galetas, les deux laquais Lannion et Sarcefield dans l'entresol de nos domestiques, mes servantes à la cuisine, M^{me} de Lannion dans le cabinet boisé, M^{me} Sarcefield dans le cabinet gris, la belle chambrière en longue robe de taffetas et bichonnée dans le cabinet des filles, Biche dans la salle à manger, nos valets et celui de St Cierges à l'écurie, avouez, chère amie, que c'est un tour de force assez plaisant.

Dans ces pages où le mot familier du pays ne dépare pas la grâce de l'ensemble, nous trouvons une adroite peinture de l'existence à la ville et aux champs. La pauvre Montolieu y est égratignée comme seule une femme sait le faire d'une autre. Toutefois, vives et spirituelles, ces pages ne dépassent pas le niveau d'un brillant carnet de notes. Le papotage y domine et nous ne saurions nous arrêter à ces seuls échantillons. Prenons plutôt cette lettre, où Louise exhale son goût pour la nature, sentiment que la légende — toujours elle — dénie aux gens du XVIII^{me} pour en faire l'apanage du seul et bêlant Rousseau.

A Corcelles, ce jeudi au soir.

Il y a huit jours, chère amie, que j'étais encore dans vos bras et nous voilà l'une au couchant, l'autre au levant, mais que font les distances quand on s'aime. Je suis beaucoup avec vous, ne me voyez-vous pas dans votre cour, dans le pré, dans la salle de Sévery ? pour moi je vous vois dans chaque endroit, je vous cause, je continue mille choses commencées, je suis à ce que vous pensez, je lis dans votre âme. Oh, c'est une jolye chose que ce souvenir et cette idée vive qui nous rend nos amis comme présents ; vous éprouvez aussi tout comme moi, j'en suis sûre, un plaisant effet de cette solitude où nous sommes tombées tout à coup après le train d'étrangers, de monde, de bruit, d'histoires.

C'est que je ne sais pas bien qui je suis, ni si tout ce que j'ai vu n'est pas un rêve comique, je m'attrape à repasser comme on dit des noyaux et à rire toute seule de choses dont je n'ai pas eu le temps de me divertir, c'est que tout se succède si vite que nous ne faisons qu'effleurer ce qu'autrefois nous eussions mâché pendant deux jours. Enfin, il me semble que la multitude d'objets nous force à être légers et que nous sommes dans une espèce de crise, peut-être trouverez-vous cette pensée ridicule mais je la soumets tout bonnement à notre jugement, et dites-moi si je me trompe.

Nous sommes ici fort bien, fort heureux, fort tranquilles, occupés de petits soins amusants et point pénibles, une laitue à semer, une autre à replanter, des petites fleurs, des herbettes, enjoliver, nettoyer nos alentours, imaginer un peu plus de char-milles ici, quelques rosiers là, enfin j'estime que nous sommes heureux et que c'est de jouir de soy même que d'être à la campagne. Un jour me vaut icy comme une semaine à Lausanne pas un quart d'heure n'est perdu, chaque minute a sa valeur...

...Mais je pense que vous jouissez de ce beau mois de juin qui est un très gentil seigneur que j'aime plus qu'un Chabot-Rohan, en vérité.

Et plus loin...

Hélas ! se voit-on en ville, côte à côte, on ne peut rien se dire, le plaisir parfait serait de vivre à la campagne avec les gens que l'on aime.

C'est là qu'on se communique, que l'on s'entend, que l'on se parle ce qui s'appelle parler ; nous serions très heureux ici tous trois si le tems ne nous tenoit une rigueur inouïe ; dans huit jours, le ciel ne nous en accordé que deux de passables, convenez qu'il y a là une économie de faveurs affligeante pour nous, cependant grand feu, grand café, grands livres, grands ouvrages voilà nos ressources...

Il est cruel de ne pouvoir aller gratter un peu la terre et mettre le nez sur les petites plantes pour les regarder pousser, je vous assure que Corcelles ne sera point vilain cette année. Je suis touchée que vous n'y puissiez venir ce printemps, dans l'été vous serez éloignée, le voyage sera difficile et ne se fera point et la vie passe.

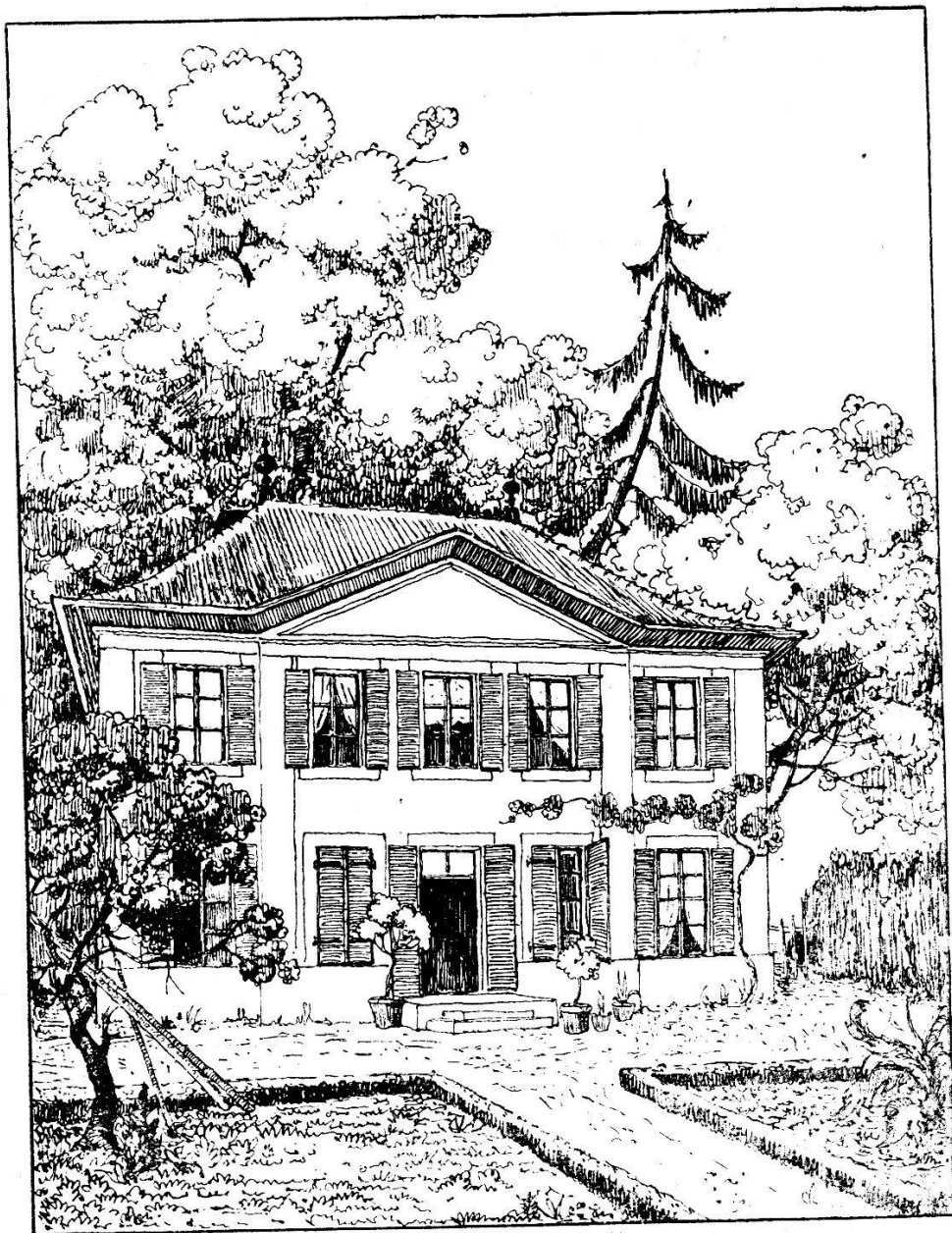
Elle a de même des accents d'une fraîcheur charmante pour décrire un goûter dans les bois ou l'inauguration de la fontaine de Corcelles. Voici une note plus grave encore, plus douce aussi :

Dites-le moi, mes chers amis, est-ce un songe ou une réalité que vous ayez passé quelques moments à Lausanne ? En vérité, je n'ai vu qu'à travers le brouillard épais de ma fatigue et de mon affaissement, deux êtres que je chéris comme mes yeux, l'un et l'autre, et vous m'êtes apparus dans un temps où je n'ai pu du tout sentir le bien de vous voir. Avouez, que j'ai du guignon ? A présent, par exemple, j'ai un loisir charmant ; ma chambre est tranquille, mon esprit rassis, ma personne toute reposée. Hélas ! à quoi ce beau bien-être me sert-il, puisque vous êtes à Sévery et que je ne vous tiens pas autour de moi.

Nous ne savons plus aimer comme cela. La vie, je le crains, se charge de l'interdire, et une pudeur à base d'hypocrisie aussi. Peut-être d'autres lettres du même genre dorment-elles encore quelque part, dans des papiers de famille. Souhaitons-en la découverte et réjouissons-nous de ce qu'elles ne seront pas livrées à la spéculation.

Néanmoins, il ne faut pas faire de Louise de Corcelles l'égale de M^{me} de Sévigné dont quelques-uns se sont enhar-

dis à prononcer le nom. Ce serait écraser notre amie sans profit pour personne. Elle ne possédait pas la culture étendue, la maîtrise de soi, la verve étincelante et soutenue de la



LE « CHATEAU » DE CORCELLES-LE-JORAT.

marquise. A la merci d'une santé capricieuse, portant son cœur en écharpe, Louise de Corcelles avait pour elle l'avantage immense de ne pas viser à l'effet, de ne pas chercher à

tout prix à *bien* écrire, de s'abandonner à l'humeur du moment.

Cependant, et puisque nous jouons le petit jeu périlleux des comparaisons, il est une autre Française dont les lettres il est vrai, plus amoureuses, ont des points de contact avec celles dédiées à l'amitié et au souvenir par la charmante Vaudoise. Ne criez pas à l'exagération, c'est Mademoiselle de Lespinasse, dont je vous lirai tout de suite la lettre la plus pathétique, écrite à l'agonie et adressée à Guibert. « Je voudrais bien savoir votre sort, je voudrais bien que vous fussiez heureux. J'ai reçu votre lettre à une heure ; j'avais une fièvre ardente. Je ne puis vous exprimer ce qu'il a fallu de peine et de temps pour la lire : je ne voulais pas différer jusqu'à aujourd'hui et cela me donnait presque le délire. — J'attends de vos nouvelles ce soir. Adieu, mon ami. Si jamais je revenais à la vie, j'aimerais l'employer encore à vous aimer, mais il n'y a plus temps. »

Comparez, toutes proportions gardées, l'aveu mélancolique et la crainte exprimée par Louise de Corcelles devant la vie qui s'enfuit :

Oh ! je veux aller à Sévery, moy, oh ! je veux que vous veniez ici, vous ! Ne laissons pas écouler la vie sans jouir de notre amitié, de notre confiance, du rapport de nos goûts ; hélas, je dois être plus avare de mon temps que vous, qui aviez une perspective plus longue ; aussi, je m'afflige lorsque je sens glisser sous mes doigts : les jours, les mois, les années, comme des mailles qui m'échappent sans que j'aye goûté les plaisirs qui sont de mon ressort et à ma portée ; car grâce au ciel, je n'eus jamais de folle ambition à cet égard et tout ce que je demande paraît convenable et s'accorde avec ma position.

Plus loin, faisant allusion au silence de la campagne, elle constate que les petites passions s'y endorment et que les grandes reprennent leurs droits.

Ce n'est pas à nous à juger les voies de la Providence. Adorer et se taire est tout ce que peuvent faire les pauvres mortels. Mais il est des privations bien déchirantes ; donnez quelques larmes à celle que nous regrettons, mon cher et digne ami. Il est des cas où ce qui paraissait devoir faire notre félicité, en échappant de nos mains, nous afflige et nous déconcerte. Tant d'erreurs, tant d'ignorance, tant d'illusions nous entourent que nous ne pouvons guère juger nous même de ce qui nous est bon.

Eh bien ces regrets, ce goût simultané de la vie et de la retraite, nous les retrouvons souvent dans ces lettres du temps. Que nous sommes loin du tourbillon frivole dépeint par les livres. Ecoutez encore ce cri, cet aveu sous la plume de Catherine de Sévery : « Mon âme se rafraîchit dans cette retraite. Pourquoi ai-je autant aimé le monde ? Combien je regrette les belles années de ma vie dont il a troublé la paix. Ah ! lire, se reposer, s'aimer, vivre ensemble et saisir quelques moments de cette vie fugitive qui nous glisse et nous échappe entre les doigts. »

* * *

Vous me direz qu'il n'y a là rien d'étrange, que nous n'avons pas changé. Nous aussi connaissons les minutes de regrets et d'effroi devant le temps qui s'enfuit. C'est vieux... comme le monde. Sans doute. Mais avons-nous la manière ? Savons-nous dissimuler ainsi nos soucis ? Ne remplaçons-nous pas fiévreusement une fatigue par une nouvelle ? De fait, il nous manque quelque chose.

Il suffit de revenir vers ce passé proche et déjà irrévocablement lointain pour le comprendre. Montez à Corcelles, contemplez ce petit château aux murs lépreux, à la fontaine muette. Les grands arbres sont coupés dont la châtelaine aima l'ombre et le feuillage. Mais tout nous dit, jardins à l'abandon et massifs en broussaille :

« Le temps nous a blessés. Nous avons tout perdu. Nous avons tout au moins connu une chose que vous ignorerez dans sa plénitude. *Et c'est la joie de vivre !* »

J. NICOLLIER.

Les clichés qui accompagnent ce travail nous ont été très aimablement fournis par la maison *Spes* et sont extraits de l'ouvrage de M. et M^{me} W. de Sévery : *Madame de Corcelles et ses amis*.

UNE LETTRE D'EMMANUEL SOLOMIAC ¹

Bien rares sont ceux qui de nos jours ont vu, ou même connaissent le nom d'Emmanuel Solomiac, d'origine française, bourgeois de Lausanne, principal du collège de Morges, directeur du collège cantonal, de 1838 à 1845, pasteur national à Genollier, un des démissionnaires de 1845, puis desservant de l'église libre à Duillier-Trélex ; etc.

Nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner incidemment dans la *Revue historique vandoise* ² et de signaler la remarquable *Notice historique sur la direction de la bourse française* qui lui fut demandée par la Municipalité de Lausanne, en 1859, pour éclairer le débat sur l'entrée de la « Corporation française » dans la Bourgeoisie de Lausanne.

L'épître que nous transcrivons ci-après est adressée à un de ses anciens élèves de Morges qui s'essayait à apprendre l'allemand dans le Grand-Duché de Bade. Nous la donnons *in extenso* pensant qu'elle est de nature à intéresser quelques lecteurs.

W. S.

Morges, le 11 novembre 1832.

J'ai reçu bien agréablement, mon cher ami, votre lettre en langue germanique : au plaisir qu'elle devait me faire comme

¹ Communiqué par M. W. Charrière de Sévery

² Livraison de février 1920.